

A TRAVERS LES LIVRES

Romans à lire .. Romans à proscrire. Essai de classification au point de vue moral des principaux romans et romanciers de notre époque (1800-1908), avec notes et indications pratiques, par M. l'abbé LOUIS BETHLÉEM. 1 Vol. 4 3/4 x 7 1/2. Prix broché \$0.85 ; relié \$1.13.

"Je ne dissimulerai pas, disait Mme de Staël, que les romans, même les plus purs, font du mal..." Il est permis de trouver ce jugement d'une sévérité excessive. Et pourtant la religion, le bon sens, l'expérience s'unissent pour le confirmer trop souvent. En thèse générale, en effet, les romans sont œuvre d'imagination; ils stimulent donc et développent d'une incroyable façon la "folle du logis", au détriment du jugement qu'ils peuvent fausser, de la volonté qu'ils peuvent paralyser, du cœur qu'ils peuvent amoindrir, de toute la personne enfin qu'ils peuvent "impersonnaliser" et désorienter dans la vie.

Qui dira tous les ravages causés, toutes les ruines accumulées, dans le domaine de la foi et des mœurs, par la littérature contemporaine, dont trop souvent, hélas ! la seule et pernicieuse valeur est dans la perfection de la forme et de la mise en scène ! Qui dira tout le poison versé par les livres pestilentiels, comme les appelle Grégoire XVI, dans l'âme de notre jeunesse, pour laquelle le témoignage attristé de l'infortuné Alfred de Musset, — qui parlait d'expérience, — demeure une leçon toujours nécessaire :

"Le cœur d'un homme vierge est un vase profond ;
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passera sans laver la saleté,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond."

Que de germes de religion, de vertu, d'honneur flétris dans le cœur des jeunes gens et des jeunes filles, par le souffle meurtrier des mauvais livres !

Il est indubitable que, pour garder à l'intelligence sa clarté, au cœur son calme, à la conscience sa tranquillité, à la piété sa force, à l'âme enfin son élévation et sa sérénité, ce n'est pas à la lecture des romans qu'il faut recourir, mais à celle des livres instructifs et édifiants.

Pourtant, si dans la lecture des romans il y a sûrement plus à perdre qu'à gagner, il n'en est pas moins vrai qu'un immense et irrésistible courant entraîne vers elle presque toutes nos générations modernes. "On a beau se défendre, dit M. de La Mennais, d'aller apprendre son histoire ou sa religion au théâtre ou dans les romans ; c'est bien là pourtant que des milliers d'esprits superficiels vont se faire leur mentalité sur ces choses et sur une foule d'autres."

Il faut reconnaître qu'à notre époque les Romains sont tellement entrés dans les mœurs modernes, ils sont devenus, au sein de la vie si artificielle du XXe siècle, un élément si hypothétiquement nécessaire que, ne pouvant plus les exclure en bloc, il faut bien entre deux maux savoir choisir le moindre, c'est-à-dire atténuer le mal et se résigner à faire un judicieux triage entre les mauvais et les autres, en exprimant le double vœu suivant : puisse le talent des romanciers honnêtes faire peu à peu rejeter les romanciers malhonnêtes et malsains ! Puisse notre génération trouver dans les premiers, en même temps que d'utiles leçons et des distractions saines, un salutaire dérivatif et un antidote contre la lecture des seconds, lecture immorale et, par ce fait, dangereuse !

Disons-le sans tarder : c'est, à notre époque, un triomphe pour la cause catholique, c'est une gloire pour les écrivains consciencieux et de talent, c'est un honneur pour les pionniers des lettres, que toutes ces œuvres esquises, ces livres d'amour honnête, ces romans moraux et sains, offerts aux lecteurs qui, faute de mieux, iraient puiser à tant de sources empoisonnées.

Mais au milieu du véritable déluge de livres qui nous inondent à l'heure actuelle, qui nous guidera ; qui mettra à nu, devant les yeux des parents comme devant ceux des enfants, l'erreur et le vice ; qui nous aidera à discerner le bon grain de l'ivraie, le Bien du Mal ? C'est l'œuvre éminemment bonne, chrétienne et nécessaire que vient de réaliser M. l'abbé Louis Bethléem, dans son livre : "Romans à lire et Romans à proscrire."

Une œuvre pareille exigeait une somme de labeur énorme, d'innombrables recherches, une lecture immense, comme aussi une sûreté de jugement remarquable, un tact infini, une grande délicatesse de goût. Quels sont les bons livres ? Quels sont les mauvais ? Que faut-il lire ? Que faut-il ne pas lire ? Ces questions, vraiment pratiques, le livre de M. Bethléem les pose et les résout. La liste des romans à proscrire (en vertu des décrets de l'Index ou en vertu de la Morale chrétienne), à tolérer (romans mondains), à lire (romans honnêtes, romans pour tous, romans enfantins), y est dressée de main de maître, claire, complète, raisonnée, facile à consulter.

Cet ouvrage répond à un besoin urgent de notre temps ; il travaille de la façon la plus efficace et la plus méritoire au bien de la religion et de la société ; il constitue un immense service rendu à tous, et nous n'hésitons pas à le déclarer l'indispensable complément de toutes les bibliothèques, paroissiales et familiales, et, par ce fait, classique dans tous les pays du monde.

La Colombie Britannique. Etude sur la colonisation au Canada, par ALBERT MÉTIN ; in-8° de 431 pages avec 20 cartes et cartons et 33 phototypies hors texte. Prix : \$3.00.

Dans son *Etude sur la colonisation au Canada*, M. Albert Métin recherche comment procèdent les Anglais dans la Colombie Britannique, c'est-à-dire dans la partie la plus occidentale du Dominion. Là, contrairement à ce qui se passe dans les colonies françaises, — dit M. Henri Froidevaux, — la mise en valeur précède l'étude scientifique du pays ; là (ce qui semble d'abord parfaitement inadmissible), "la géographie figure comme la suivante de l'économie". Et cependant telle est bien la stricte vérité ; le livre de M. Métin en fournit la démonstration absolue. Après avoir, dans les deux premières parties de la *Colombie Britannique*, fait connaître les conditions géographiques de la province (terrains, climat, eaux, végétation), l'auteur montre comment le territoire a été colonisé et peuplé ; puis il passe en revue les richesses du pays : pêche et chasse, bois, agriculture, mines (or, charbon et coke) ; il détermine enfin dans la sixième partie de son ouvrage, les différentes régions économiques de la Colombie Britannique : les îles, la côte, la zone du chemin de fer Canadien Pacifique et ses dépendances, les zones minérales du Kootenay et de la frontière, les champs d'or du Caribou. L'aire à développer (c'est-à-dire au centre de la province, parcourue naguère par Mackenzie et les premiers fondateurs de forts), le nord de la contrée, voilà les sujets des deux derniers chapitres de cet ouvrage plein de faits et de renseignements de toute nature, où M. Métin a parfaitement montré pour quoi les employés de la Puissance et de la Province étudient simplement les zones d'attrait : mines à exploiter, régions à cultiver, et abandonnent aux particuliers science pure ou tourisme ; où il a très bien expliqué comment le développement du pays se fait surtout par des spéculateurs ; c'est à eux, dit très justement notre auteur, plus qu'au budget provincial qu'on doit les endiguements, les drainages, les irrigations. Il conviendrait de s'arrêter longuement sur la *Colombie Britannique* de M. Métin ; écrit à l'aide des documents les plus sûrs, après deux voyages au Canada, ce livre qu'illustrent de nombreuses cartes et de fort belles phototypies, qu'accompagne une copieuse bibliographie, contient un exposé très clair et très complet, très scientifique aussi, de l'œuvre coloniale accomplie à l'extrémité occidentale du Dominion, dans un pays qui n'est devenu province autonome qu'en 1865 ; bien qu'il semble difficile de transporter dans les possessions françaises d'outre-mer les méthodes qui sont exposées, les coloniaux feront bien de le lire et même de le méditer.

Le Maître de la Terre, roman par ROBERT-HUGH BENSON, traduit de l'anglais par T. de Wyzewa. 1 vol. in-16 de 420 pages. Prix : \$0.85.

Dans une préface de quelques lignes, qu'il a mise en tête de l'édition anglaise du *Maître de la Terre*, M. Robert-Hugh Benson s'excuse d'avoir dû donner à l'expression de ses idées religieuses et politiques la forme d'un véritable roman d'aventures. "Mais c'est que, — ajoute-t-il, — ayant à cœur d'incarner dans un roman, des principes que je crois passionnément être vrais, je me suis au point découvert de meilleur moyen que de pousser ces principes à leurs limites extrêmes, ce qui ne pouvait manquer de pro-